

Québec français



Le grand Lebowski
Un clin d'oeil américain

Christiane Lahaie

Number 110, Summer 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56323ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lahaie, C. (1998). Review of [*Le grand Lebowski : un clin d'oeil américain*]. *Québec français*, (110), 96–97.

Le grand Lebowski

UN CLIN D'ŒIL AMÉRICAIN

La sortie d'un nouveau film des frères Coen est toujours une occasion de réjouissance pour nombre de cinéphiles friands d'intrigues originales et d'images aussi soignées que saisissantes. On n'a qu'à songer au succès de *Barton Fink* ou de *Fargo* pour s'en convaincre. Dernière cuvée du duo explosif, *Le grand Lebowski* n'échappe pas à cette règle.

PAR CHRISTIANE LAHAIE

C'est dans une salle pleine à craquer qu'il m'a été donné de découvrir cet étrange long métrage sans doute destiné à devenir un classique... de la parodie. En fait, on pourrait même dire qu'il constitue un immense clin d'œil au cinéma américain, compte tenu du mode parodique sur lequel toute l'histoire de Jeff Lebowski est racontée. Le sujet lui-même suggère une critique acerbe de ce que sont devenues les valeurs fondamentales de ce pays puisque, scénarisé par Ethan et Joel Coen (et réalisé par ce dernier), *Le grand Lebowski* rend hommage à tous les « perdants » de l'Amérique, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas les moyens de se payer des voitures de luxe, ni des domaines à Malibu.

Jeff Lebowski (Jeff Bridges), alias le *Dude* ¹ n'a rien du héros à l'américaine : plutôt pauvre et débraillé, il paie son lait par chèques que l'on devine sans fonds et meuble ses loisirs en fréquentant une salle de quilles où il s'inscrit à des tournois en compagnie de ses deux amis, le timide Donny (Steve Buscemi) et l'imposant Walter (John Goodman). Un jour, deux fiers-à-bras font irruption chez Lebowski et réclament de l'argent puis, fâchés de n'avoir rien obtenu, souillent le tapis. Or, il y a eu méprise : il existe un autre Jeff Lebowski (David Huddleston), riche celui-là, dont la jeune épouse du nom de Bunny aurait contracté une dette importante envers Jack Treehorn (Ben Gazzara), un pornographe qui n'entend pas à rire. Sans plus tarder, Lebowski rend visite à son homonyme, afin de se faire rembourser le prix de son tapis, mais cette démar-



Le grand Lebowski est inspiré du film *The Big Sleep*, un film noir réalisé en 1946 par Howard Hawks, avec Humphrey Bogart et Lauren Bacall, et ce, tant dans son propos que dans sa forme.

che a des conséquences imprévues. Lebowski repart avec un tapis, soit, mais il se voit éventuellement confier la tâche de retrouver Bunny, présumément enlevée par des ravisseurs avides de dollars. En réalité, celle-ci simule une séquestration, histoire d'obtenir sa part du gâteau. Quoi qu'il en soit, tout cela a pour effet, entre autres, de lancer une troupe de néonazis paumés aux trousses de ce véritable antihéros. C'est au terme de péripéties proprement délirantes que Lebowski, accompagné de Walter et de Donny, démêle l'écheveau dans lequel il s'est empêtré et

qu'il découvre le pot aux roses : Lebowski le riche se sert de lui pour détourner des fonds. Si Bunny rentre au bercail et que son époux a reçu une bonne leçon, Lebowski le pauvre, lui, a perdu un tapis, une voiture et un ami, Donny, dont le cœur a flanché lors d'une bagarre.

De l'aveu même des frères Coen, *Le grand Lebowski* est inspiré du film *The Big Sleep*, un film noir réalisé en 1946 par Howard Hawks, avec Humphrey Bogart et Lauren Bacall, et ce, tant dans son propos que dans sa forme ². Le spectateur a même droit à une narration en voix *off*,

tout comme dans *The Big Sleep*. Habituellement, les films noirs mettent en scène des intrigues complexes, des personnages troubles et exploitent des atmosphères à l'avenant. Cependant, ici, le climat malsain visé par le film noir est constamment désamorcé par un dialogue fortement teinté d'humour, aux limites de l'absurde, et par la présence d'un anti-héros savoureux, vite dépassé par les événements et dont le manque d'ambition finit par séduire. Car si l'ambition mène à la cupidité et au crime, vaut peut-être mieux alors rester paumé... Tout comme Marlowe, protagoniste du film de Hawks, était finalement dégoûté par toute la corruption dont il avait été témoin, Lebowski se heurte à l'absence totale de scrupules d'une certaine catégorie de riches. Mais si Marlowe y gagne au change, dans la mesure où son enquête l'a mené à l'amour d'une femme, Lebowski, lui, perd presque tout, en plus de servir de géniteur à Maude Lebowski (Julianne Moore), une féministe qui n'a rien à faire d'un homme dans sa vie.

Conçu dans son ensemble comme une longue mention-écho, *Le grand Lebowski* l'est également dans ses parties. En fait, Joel Coen a truffé son film d'éléments parodiques et satiriques. Si ceux-ci paraissent évidents à l'intérieur de scènes représentant la vie onirique de Jeff Lebowski, ils s'avèrent plus subtils (mais à peine) lorsqu'ils sont tissés à même la trame de l'intrigue. Ainsi le narrateur de cette histoire, qui s'appelle d'ailleurs l'Étranger (Sam Elliott) et que Lebowski finit par rencontrer au bar de son salon de quilles favori, ressemble à tous les cow-boys solitaires du cinéma américain. De même, à quelques exceptions près, les joueurs de quilles chevronnés que côtoie le Duce font tous de l'embonpoint, et ceux qui ont gardé la forme sont présentés comme des mollasseurs ou des pervers. À cet égard, la scène où le personnage de Jesus Quintana (John Turturro) lance sa boule de quilles en plein centre de l'allée, après l'avoir léchée, et se tourne vers la caméra pour exécuter un pas de danse au son d'une musique des Gypsy Kings est fort révélatrice.

En outre, de nombreux passages du scénario parodient des extraits de films bien connus de la cinématographie américaine. Par exemple, Lebowski dispose des pièges faits main devant les portes et les fenêtres de sa maison, renvoyant du coup le spectateur aux *Chiens de paille* de Sam Peckinpah. On assiste à un phé-

nomène similaire lorsque Walter, un ex-G.I. habitué à la dure, mord l'oreille d'un néo-nazi et la lui arrache avant de la projeter vers le ciel, une scène choc qui rappelle le *Midnight Express* d'Alan Parker. Peu après, il se penche sur Donny qui, pris d'un malaise soudain, s'est affalé sur le sol, et lui dit que l'hélico sera bientôt là, comme dans *Platoon* d'Oliver Stone, à moins que ce ne soit *Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola...

Les scènes oniriques du film fonctionnent également sur le mode parodique : en plus de reproduire des éléments tirés du « réel » de Jeff Lebowski, elles évoquent divers moments de l'histoire du cinéma américain, ou les scènes particulièrement marquantes qui l'ont jalonnée. Mentionnons celle où Lebowski court devant une gigantesque boule de quilles prête à l'écraser, comme au début de *Raiders of the Lost Ark* de Steven Spielberg, ou cette autre pendant laquelle Lebowski danse en compagnie d'une Maude déguisée en Walkyrie, tous deux étant flanqués d'une troupe de jolies femmes sorties tout droit d'un film chorégraphié par Busby Berkeley. Mentionnons enfin le passage où Lebowski flotte, comme Superman, au-dessus de Los Angeles, et dont l'air ahuri provoque évidemment l'hilarité, surtout quand on pense au sérieux inébranlable d'un Clark Kent en train de voler au secours de sa belle.

On serait porté à croire qu'à force de tout parodier les frères Coen ne livrent qu'une coquille vide, brillante certes, mais sans direction précise. Or il n'en est rien. Située principalement à Los Angeles, à l'époque de la Guerre du Golfe, l'intrigue du *Grand Lebowski* puise son sens à même ce double ancrage géographique et historique : à l'heure où l'Empire américain, parce qu'il ne peut plus s'étendre vers l'Ouest mythique, étire ses tentacules jusqu'aux extrémités de la planète, il serait sans doute pertinent de s'interroger sur l'orientation que cette hégémonie doit prendre. Les personnages du *Grand Lebowski* sont d'ailleurs emblématiques d'une certaine désintégration sociale : Jeff est chômeur, car il faisait dans l'agitation sociale, en bon objecteur de conscience, ce qui dans l'Amérique postmoderne et politiquement correcte n'est plus vraiment possible. Son ami Walter, obsédé par le souvenir du Viêt-nam et qui n'hésite pas à brandir une arme lorsqu'on triche aux quilles, survit grâce à une pension qui lui rappelle une fois la semaine que l'Améri-

que se défend désormais à coups de missiles téléguidés et que les hommes de sa trempe sont obsolètes. Donny, le plus sensible et le moins cynique des trois, a peine à supporter la violence dont sa patrie se fait le chantre et meurt littéralement de peur. Jeff Lebowski le riche (qui, on l'espère, n'est pas le « Grand Lebowski » du titre, vu sa perfidie) serait également un vétéran, de la guerre de Corée cette fois ; il se déplace en chaise roulante et n'a aucune autorité sur sa jeune épouse, ironiquement nommée Bunny (le clin d'œil à l'empire *Playboy* est assez clair), comme quoi les hommes ne sont plus ce qu'ils étaient dans le Nouveau Monde. Maude Lebowski, la fille du richard, incarne pour sa part une sorte de nouvelle femme qui, à force de s'émanciper, a fait table rase de toute sentimentalité. Sa carrière et ses bonnes œuvres occupent tout son temps et, bien qu'elle décide d'inclure un enfant dans cet univers parfaitement contrôlé, elle n'ira tout de même pas jusqu'à s'encombrer du père, non mais sans blague.

En somme, et malgré tout l'humour qu'il peut receler, le dernier-né des frères Coen fait un triste constat : plus rien n'est sacré en terre d'Amérique. Après avoir traversé le désert, un buisson d'amarante séché roule jusqu'à la ville avant de rejoindre la mer, là où sa course s'arrête, là où il faut regarder en arrière pour voir le chemin parcouru, et ce qu'on aperçoit n'a rien de réjouissant. On y menace son voisin avec une arme, on y vole des voitures, symbole par excellence de la réussite à l'américaine, quand on ne les démolit pas, et on y recueille les cendres de ses amis dans une boîte de café vide parce qu'on ne peut pas se payer une urne à cent quatre-vingts dollars pièce. Pendant que Nixon joue aux quilles, que Saddam Hussein lui loue des souliers, et que les shérifs servent les intérêts des millionnaires au détriment de ceux des moins fortunés, les enfants de ce pays sont promis à une bien étrange destinée... Mais trêve de bavardage : courez voir ce film savoureux et intelligent.

* Merci à la direction du Cinéma *Le Clap* pour sa constante collaboration.

Notes

1. La version française parle plutôt du *Duce*.
2. Elle n'est pas sans rappeler non plus l'intrigue du récent *Lost Highway* de David Lynch. Coïncidence ?